

Un meurtre pour rien *Crimes and Misdemeanors* de Woody Allen

Michel Beauchamp

Numéro 47, janvier–février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

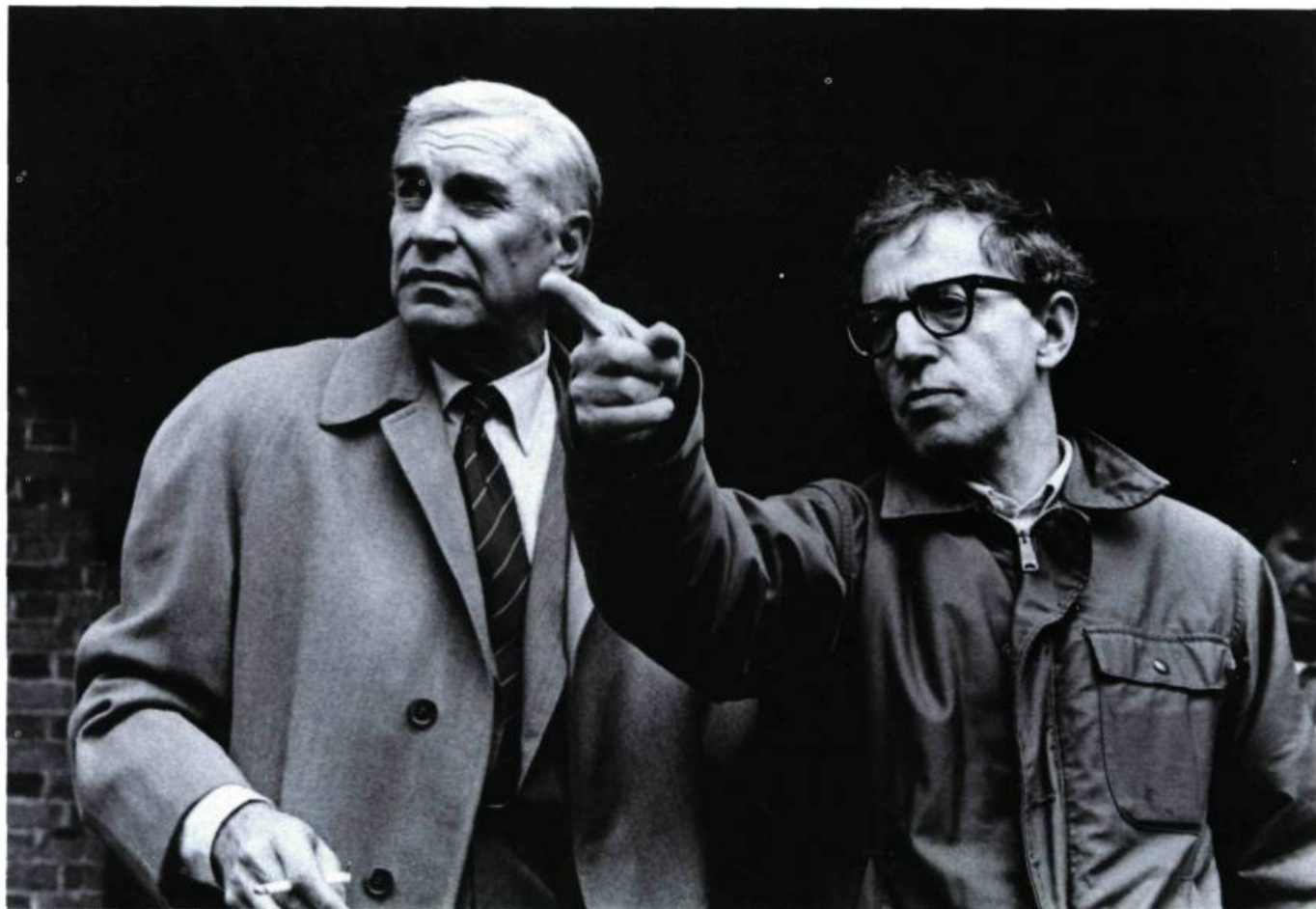
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchamp, M. (1990). Compte rendu de [Un meurtre pour rien / *Crimes and Misdemeanors* de Woody Allen]. *24 images*, (47), 78–79.

CRIMES AND MISDEMEANORS

DE WOODY ALLEN



Martin Landau et Woody Allen lors du tournage

UN MEURTRE POUR RIEN

par Michel Beauchamp

P our la première fois, sauf erreur, un meurtre est commis dans un film de Woody Allen. Un crime odieux qui servira à préserver la réputation de Judah, un éminent ophtalmologiste taraudé depuis l'enfance par les notions du Bien et du Mal. Cette femme assassinée est la maîtresse du bourgeois, qu'incarne Anjelica Huston avec une intensité qui déséquilibre presque le film. Elle disparaît aux deux tiers du récit et c'est autour de son fantôme que gravitent toutes les questions que soulèvent le film et sans doute aussi une bonne part de l'œuvre même d'Allen.

Quelle est ainsi l'utilité de sa mort, et à quelle épreuve ce meurtre soumet-il le cinéma d'un auteur protégé qui, à force de chercher son identité, ressemble de plus en plus à son personnage de *Zelig*? À cet égard, *Crimes and Misdemeanors*

représente un tournant de plus chez Allen, tournant particulièrement abrupt mais que celui-ci négocie en se bardant de ceintures de sécurité. De sorte que, le meurtre étant interprété comme un simple embrayeur fictionnel, toute sa gravité en est évacuée sans que soit jamais assumé le choc qu'il produit dans l'œuvre. Cette façon habile de tirer son épingle du jeu dénonce la couardise du cinéaste, qui livre à ses inconditionnels le film brillant qu'ils attendent, qui racole ceux qu'irrite son esprit pusillanime, mais qui révèle à son insu le manque dont souffre son œuvre.

Ce que *Crimes and Misdemeanors* établit pour de bon c'est qu'Allen est avant tout un cinéaste qui se sait observé plutôt qu'un cinéaste qui observe, et que ce narcissisme est si paralysant qu'il ne sait plus où donner de la tête. Ainsi chaque film est-il

une réplique au précédent. Après l'échec relatif de *September* et d'*Another Woman*, où son désir de renouer avec le drame s'est buté à la sécheresse de son propre regard, le cinéaste tente cette fois de puiser à toutes les sources de son génie — il existe un génie allénien qui n'est pas surfait — pour voir s'il n'en jaillirait pas la réponse à cette énigme qu'il poursuit : comment, à partir de l'exposition des symptômes d'un phénomène, atteindre à une compréhension personnelle du monde. Bergman, Fellini ou Dostoïevski, ses maîtres, y sont parvenus, il les connaît par cœur, mais obsédé d'intelligence et de maîtrise, il s'entête à écumer son savoir à la recherche d'une âme.

Ce qui jaillit en revanche spontanément, ce sont les idées. Grand cinéaste des idées lumineuses, il convoque dans *Crimes...* toutes les facettes de son art et y adjoint le meurtre comme élément pertur-

bateur (en toute mauvaise foi, on peut imaginer ce que pareil choc provoquerait dans l'œuvre d'un Rohmer, autre ethnologue du cinéma). Il en résulte donc un petit morceau de bravoure, où dans un récit gigogne alternent le trivial et le terrible, où s'entrecroisent deux parallèles: celle de Judah affligé de remords et celle d'Allen lui-même qui incarne, c'est un comble, un cinéaste raté dont l'intégrité lui vaut de perdre et la femme qu'il convoite et le combat qu'il livre à son beau-frère producteur (ce personnage de cinéaste victimisé en dit d'ailleurs long sur le fantasme d'un auteur qui souhaite avoir tout à la fois le beurre et l'argent du beurre).

Également grand cinéaste des grilles, psychanalytiques ou sociologiques, Allen tisse un récit où victimes et auteurs de ces « crimes et méfaits » sont renvoyés dos à dos, dans une volonté d'illustrer le nivellement des valeurs morales de ce monde. Ce mani-chéisme pourrait nous satisfaire si toutefois Allen avait une conception du Mal qui fasse d'un meurtre un meurtre, et non un simple méfait comme le suggère le titre qui emprunte à Dostoïevski pour amputer du crime

sa conséquence (Judah ne sera jamais ennuyé et retrouvera la sérénité).

Les grands cinéastes que Woody Allen admire tant sont des juges, dotés d'une morale qui s'exprime dans une forme qu'ils ont inventée. Mais chez lui la mise en scène contient peu de mystère, elle est transparente et ajoute peu de densité aux sujets qui la motivent. Et pour en revenir à Anjelica Huston, c'est elle qui, d'instinct, en apporte la preuve. Tragédienne accomplie, elle injecte à son rôle toute la rigueur morale des hystériques et ce faisant, elle vient doubler son cinéaste en s'agrippant à la dimension tragique de tant de ces femmes dépeintes à grands traits puis flouées, comme l'était Gena Rowlands, victime d'abandon à la fin d'*Another Woman*. Révélateur involontaire de la béance présente dans le système allenien, elle sera néanmoins morte pour rien. ■

CRIMES AND MISDEMEANORS

Ré et scé: Woody Allen. Ph: Sven Nykvist. Int: Martin Landau, Woody Allen, Alan Alda, Mia Farrow, Anjelica Huston, Caroline Aaron, Claire Bloom. 104 minutes. Couleur. Dist: Orion.



WINNER
7
ACADEMY
AWARDS*

LAWRENCE
OF ARABIA

39.95 \$

MAINTENANT
EN VIDEO

RCA
Columbia
Pinpoint
HOME VIDEO

LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, 2^e étage, Montréal Qc H2J 2L1 287-1249

Vous avez entre 18 et 35 ans?

Vous possédez quelques expériences en cinéma?

Vous êtes peut-être admissible au

PROGRAMME D'AIDE AUX JEUNES CRÉATEURS DU CINÉMA



1 DÉVELOPPEMENT
DE PROJETS

2 PRODUCTION

3 DISTRIBUTION

4 PERFECTIONNEMENT

Pour obtenir notre brochure explicative,

écrivez ou téléphonez à:

SO GIC

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DES INDUSTRIES CULTURELLES
QUÉBEC

PROGRAMME D'AIDE AUX
JEUNES CRÉATEURS DU CINÉMA

1755, boul. René-Lévesque Est,
bureau 200
Montréal (Québec) H2K 4P6

873-7768 (Montréal)

1-800-363-0401 (sans frais)